

Ruth Childs ou les fantaisies d'une ballerine

Danse ► Dans son premier solo, *fantasia*, la danseuse anglo-américaine construit son «ready-made» chorégraphique.

Ruth Childs danse souvent pour des chorégraphes romand-e-s. L'an passé, elle créait *The Goldfish and The Inner Tube* avec le batteur Stéphane Vecchione, ex-Velma, qui signe la bande-son de *fantasia* aux côtés des illustres Beethoven, Tchaïkovski, dont *Casse-Noisette*, ou Dvorak, version parfois scratchée.

L'artiste anglo-américaine, 35 ans, a aussi repris les solos de sa tante Lucinda Childs, fer de lance à New York de la danse postmoderne. Ou celui de La Ribot, qui lui a transmis sa pièce *Mas Distinguidas*. L'héritage est immense et Ruth Childs, loin de le trahir, inscrit dans son premier solo son vocabulaire propre, détournant avec grâce et puissance le registre des pointes, grand jeté et déboulé ou autres figures du ballet. *fantasia* crée une dialectique singulière entre musique et mouvement, une symphonie chorégraphique inspirée et inspirante. Ruth Childs effectue ici un retour sur elle, un travail introspectif en fouillant dans

sa mémoire. Elle s'est souvenue des émotions procurées par la musique classique qu'elle écoutait petite et sur lesquelles elle a fait son apprentissage de danseuse classique. Convoquer des œuvres du répertoire associées le plus souvent au ballet sur un plateau de danse contemporaine – celui de l'Association pour la danse contemporaine jusqu'à dimanche dernier, à Genève, avant Lausanne bientôt – était audacieux. Mais la créatrice fait de ce fil rouge une œuvre en soi, qui amuse, interroge, ouvre des possibles et subjugué.

Ruth Childs compose des sonorités singulières par l'activation de son corps, faisant entendre un souffle qu'il convient d'habitude de contenir. Cette respiration devient elle-même partie intégrante de sa partition sonore, dictant alors le geste corporel. Avec humour, un pincement des joues pourrait évoquer le célèbre canard de Disney, à qui la danseuse et chorégraphe emprunte le titre d'un film musical sans dialogue totalement inédit en 1940. Chez Ruth Childs, l'alternance des perruques et tee-shirts assortis de couleur mauve, blanche, verte, rouge puis

noire, posés sur le plateau avant qu'elle ne les enfle, donnent la structure de son «ready-made». La Ribot ou Lucinda Childs ne sont pas si loin lorsque sa posture dans un tee-shirt étiré brouille les repères visuels.

Les tableaux se succèdent durant cinquante minutes intenses sous les projecteurs, jetant tantôt une lumière crue, tantôt des faisceaux roses invitant à la rêverie. Mais le motif chorégraphique, lui, se répète parfois comme un refrain musical qu'on voudrait réécouter encore. On se souviendra de la diagonale qu'elle parcourt le regard bleu fixe et décidé, presque martiale, mi-ballerine mi-fantassin hypnotisé, sur pointes mais sans les chaussons, au son des cordes d'un allegro de Beethoven. Ou de ce battement d'aile d'un cygne mauve prêt à prendre son envol à l'ouverture de la pièce, quand bien même la musique ici n'est pas la célèbre œuvre de Tchaïkovski. *fantasia* brouille les pistes comme dans un rêve, ode à l'imagination. **CÉCILE DALLA TORRE**

Les 12-13 novembre, Paris/CDCN (Centre culturel suisse); du 20 au 24 novembre, Arsenic, Lausanne.